

LES LÉGENDES DE BROCÉLIANDE ET DU ROI ARTHUR

Texte

C.-J. Guyonvarch

sommaire

- 2 Qu'est-ce que la légende arthurienne ?
- 3 Mythe et légende
- 6 Les témoignages celtiques de la littérature arthurienne
- 11 Quelques textes
- 20 Les contes gallois
- 25 Le sens de la légende
- 28 Quelques noms arthuriens
- 32 Bibliographie

LES TÉMOIGNAGES CELTIQUES DE LA LITTÉRATURE ARTHURIENNE



On nommera donc littérature arthurienne un certain nombre de récits, au départ de langue brittonique (gallois presque exclusivement), racontant les aventures du roi Arthur, de la reine Guenièvre et des chevaliers de la Table Ronde. Il y a un tréfonds historique ; la lutte acharnée des Bretons de l'île de Bretagne contre les envahisseurs saxons. Mais il n'y a guère de chances que le roi Arthur ait été lui-même un personnage historique, en dépit des efforts de quelques chercheurs : il y a en effet trop d'épisodes et de situations mythiques qui ne peuvent être replacés logiquement et clairement dans l'histoire, à commencer par le personnage d'Arthur lui-même et tout son entourage, Gauvain, Lancelot, Kei, ou la reine Guenièvre, Viviane et l'enchanteur

Merlin. Il y a aussi, dans le répertoire arthurien, trop de correspondances et de similitudes avec le mythe irlandais. On a longtemps débattu pour savoir si c'étaient les Irlandais qui avaient emprunté aux Gallois ou inversement. En fait la question est fautive : l'origine est commune mais le traitement est différent. Les Bretons du haut Moyen Âge étaient aussi capables que les Irlandais de tenir leurs annales, à la fois mythiques et historiques, même s'ils ne l'ont pas fait exactement de la même manière et toute la légende arthurienne est déjà implicite dans l'*Historia Regum Britanniae* ou « Histoire des rois de Bretagne » de Geoffroy de Monmouth au XII^e siècle.

On a voulu démontrer enfin, pendant très longtemps, que la légende arthurienne, à cause de ses aspects chrétiens et symboliques, n'était pas d'origine



← Joseph, Joseph et leurs compagnons s'en vont à Norgales emportant le Saint Graal. *Lancelot-Graal*, Ms 255, f^o 76, daté du XIII^e siècle.

B.M. Rennes.

© Photo B.M. Rennes.

← Lancelot alité, soigné par un ermite. *Lancelot-Graal*,

Ms 255, f^o 193, daté du XIII^e siècle.

B.M. Rennes.

© Photo B.M. Rennes.

→ Gauvain rencontre un prêtre vêtu de blanc. *Lancelot-Graal*, Ms 255, f° 245 daté du XIII^e siècle.

B.M. Rennes.

© Photo B.M. Rennes.



celtique mais s'était constituée, au cours du temps, par une suite d'emprunts à tout ce qui se trouvait à la portée des gens du Moyen Âge, aussi bien l'islam que des traditions orientales. Mais tout cela n'a généralement pour fondement que des considérations ou des constatations très partielles.

Ce qui fait la différence essentielle entre le mythe celtique et la légende arthurienne, c'est avant tout que le mythe, non christianisé, a survécu dans des récits que l'Irlande n'a jamais exportés cependant que la légende arthurienne, christianisée à outrance, et qui n'avait, par les textes gallois eux-mêmes, aucune chance de grande diffusion, a été transmise à toute l'Europe médiévale par des auteurs aussi célèbres que Robert de Boron, Chrestien de Troyes, Wolfram von Eschenbach, Hartmann von Aue et Walter von der Vogelweide. Nous ne savons pas exactement comment et à l'instigation de qui la transmission s'est faite mais il est certain que, vers le tournant des XII^e-XIII^e siècles, à la belle époque de la dynastie des Plantagenêts, les relations politiques de la Normandie, de la Bretagne, et des royaumes de France et d'Angleterre permettaient des contacts directs et faciles. Tout cela se tournera, à partir du XVI^e siècle, en romans d'aventure ou de cape et d'épée qui n'auront absolument plus rien de celtique.

→ Lancelot, une demoiselle et l'écuyer de Lancelot chevauchent. *Lancelot-Graal*, Ms 255, f° 195 daté du XIII^e siècle.

B.M. Rennes.

© Photo B.M. Rennes.





EXTRAIT DU MABINOÏ DE PWYLL : L'ARRIVÉE DE RHIANNON À LA COUR DE PWYLL

Comme ils étaient assis, ils virent une femme sur un grand et haut cheval pâle. Elle portait un vêtement de brocart doré et brillant et elle vint le long de la grande route qui passait à côté du mont. Il semblait à quiconque les voyait que le cheval marchait continuellement mais lentement, et qu'il restait toujours à la hauteur du mont. « Ô Hommes », dit Pwyll, « y a-t-il quelqu'un de vous qui connaisse cette cavalière ? » « Il n'y a personne », dirent-ils. « Que quelqu'un aille à sa rencontre pour savoir qui c'est. » Quelqu'un obéit, se leva et alla. Mais quand il alla à sa rencontre sur la route, elle était passée. Il la suivit le plus vite qu'il put à pied, mais plus il allait vite et plus elle lui semblait loin de lui. Quand il vit qu'il ne réussissait pas à la suivre, il s'en retourna devant Pwyll et lui dit : « Seigneur, personne au monde ne pourra la suivre à pied. » « Bien », dit Pwyll, « va à la cour, prends le meilleur cheval que tu connais, et suis-la. » Il prit un cheval et partit en avant. Il arriva dans la plaine ouverte et il donna de l'éperon à son cheval. Mais plus il pressait son cheval et plus elle était loin de lui. Et elle gardait le même pas depuis le commencement. Son cheval (à lui) s'effondra. Quand il s'aperçut que son cheval s'effondrait, il s'en retourna là où était Pwyll, « Seigneur », dit-il, « personne ne peut suivre cette princesse. Je ne connais pas de cheval dans ton domaine qui soit meilleur que celui-ci, et je n'ai pas pu la suivre. » « Eh bien », dit Pwyll, « il y a là quelque couleur de magie. Partons pour la cour. » Ils allèrent donc à la cour et ils y passèrent ce jour-là. Le lendemain ils se levèrent

et ils passèrent le temps jusqu'à ce que ce fût le moment du repas. Pwyll dit : « Eh bien, nous irons avec tous les gens qui étaient hier au sommet du mont, et toi », dit-il à l'un de ses jeunes gens, « prends le cheval le plus rapide que tu connais dans le pays. » C'est ce que je jeune homme fit. Ils se dirigèrent vers le mont, emmenant le cheval avec eux. Comme ils étaient assis, ils virent la femme sur le cheval, avec le même vêtement, venant sur la route. « Voici », dit Pwyll, « la cavalière d'hier. Sois prêt, jeune homme, à aller voir qui c'est. » « Seigneur », dit-il, je le ferai avec plaisir. » Là-dessus la cavalière passa devant eux. Voici ce que le jeune homme fit alors : il monta sur son cheval, mais avant qu'il se fût mis en selle, elle était passée et il y avait une grande distance entre eux. Mais sa façon de marcher n'était pas différente de celle de la veille. Il fit son cheval aller à l'amble, pensant que, à cause de la lenteur du cheval, il la rattraperait. Mais il n'y réussit pas. Il pressait son cheval, mais elle n'était pas plus proche, quelle que fût son allure. Plus il voyait qu'il tuait son cheval et plus elle était loin de lui. Et cependant son pas n'était pas plus rapide que la veille. Quand il vit qu'il n'arrivait pas à la suivre, il s'en retourna là où était Pwyll. « Seigneur », dit-il, ce cheval ne peut pas faire plus que ce que tu lui as vu faire. » « J'ai vu », dit-il, « que personne ne peut la poursuivre. Par moi et Dieu », dit-il, « elle doit avoir des nouvelles pour quelqu'un de la région, s'il lui est permis de les dire. Retournons à la cour. » (Extrait des *Textes mythologiques irlandais I*, p. 215.)

LES CONTES GALLOIS

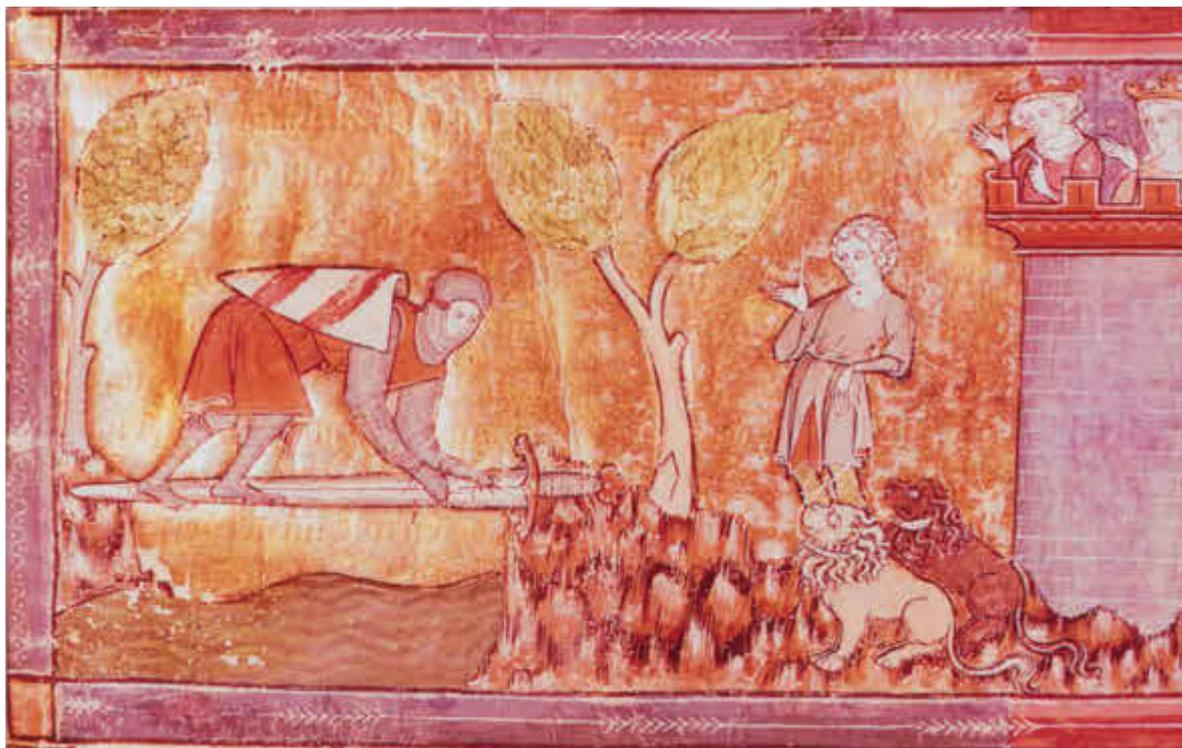
A ces récits fondamentaux, dont la trame commune est évidente, s'ajoutent toute une série de « contes » (le nom gallois, *chwedlau*, est l'exact correspondant des scéala irlandais) qui sont, cette fois, tout autant de bases de romans « arthuriens ». La trame mythologique ancienne, du premier surtout, *Kulhwch et Olwen*, est manifeste. Mais par comparaison au récit irlandais équivalent, ce n'est déjà plus qu'une sorte de « récit à tiroirs » dans lequel une quête d'objets merveilleux est devenue une interminable aventure. La finalité même du conte est altérée : il ne s'agit plus de la quête de

« talismans » ou objets divins en nombre limité à la demande d'un dieu, comme dans le récit irlandais correspondant de *La Mort des Enfants de Tuireann* mais, en vue d'un mariage humain, d'objets les plus divers et sans grand lien entre eux.

Kulhwch et Olwen

« Le jeune prince *Kulhwch* s'est vu imposer par sa belle-mère de ne pouvoir épouser que la belle et mystérieuse *Olwen*, fille du géant *Yspaddaden Penkawr*, qu'il n'a jamais vue et dont il ignore où elle se trouve. Il s'en va à la cour d'Arthur, qui est son parent, et il le requiert de l'aider dans sa recherche.

↓ *Lancelot* prouve son amour à *Guenièvre* en traversant la rivière à l'aide de son épée en guise de passerelle. 1344, Roman de *Lancelot du Lac*.
© Artepnot/Bridgeman.



→ Brocéliande,
le pont du Secret.
Photo Yvon Boëlle.

« Menacé de perdre son honneur s'il refuse, Arthur emmène donc tous ses chevaliers dans une longue et périlleuse quête d'objets dont Yspaddaden exige qu'ils lui soient apportés avant de consentir au mariage de sa fille. Il sait en effet qu'il mourra le jour même où elle le quittera pour suivre son mari.

« Kulhwch rencontre Olwen au château de son père et il est tout de suite entièrement pénétré d'amour pour elle mais elle ne peut quitter son père sans son consentement. À trois reprises Yspaddaden essaie de tuer ou de maltraiter ses visiteurs mais chaque fois mal lui en prend et la quête commence, longue, complexe et périlleuse. L'un de ses principaux épisodes est la chasse du Twrch Trwyth, sorte de sanglier mythique dont la toison cachait des objets merveilleux, un peigne, des ciseaux, un rasoir.



« Après de multiples péripéties et rebondissements inattendus, Kulhwch, Arthur et leurs compagnons reviennent chez Yspaddaden Penkawr qui est contraint de reconnaître que toutes ses exigences sont satisfaites. Kulhwch lui coupe aussitôt la tête. Puis il emmène Olwen qui est ainsi devenue son épouse. »

Peredur

C'est sans nul doute le plus « arthurien » des récits gallois puisqu'il ressemble beaucoup au Conte du Graal de Chrestien de Troyes. Peredur est le nom gallois de Perceval et c'est à son propos que l'on pourrait analyser le mieux le premier stade de la christianisation d'un thème celtique brittonique :

« Élevé loin des armes et des tournois par sa mère, Peredur rencontre un jour par hasard trois chevaliers d'Arthur. Ils lui expliquent ce qu'est la chevalerie et, gauchement ou naïvement, il les suit. Sa première aventure sera, malgré sa maladresse d'adolescent, un coup de maître : il tue d'un coup de javelot dans l'œil un chevalier qui avait insulté la reine et lui avait volé sa coupe. Il rend la coupe après s'être revêtu de l'armure du mort et s'être emparé de son cheval.

« Puis il cherche d'autres aventures dignes de lui. La principale, celle qui le marque le plus, est d'assister dans un château à un étrange cortège : une lance énorme portée par deux hommes et dont le sang ruisselle, puis, sur un plat, une tête d'homme (c'est celle de son cousin)



QUELQUES NOMS ARTHURIENS

Arthur, en liaison symbolique, et peut-être étymologique avec le nom celtique de l'ours, irlandais *art*, gallois *arth*. On a proposé aussi une origine latine, par le nom latin *Artorius*. La forme bretonne moderne est *Arzur*.

Avallon, nom de l'Autre Monde dans tout le légendaire brittonique. Le nom évoque celui de la pomme en tant que fruit de science (gallois *afal*, breton *aval*). D'après Geoffroy de Monmouth l'Insula Avallonis ou « Île des Pommes » est la résidence de Morgane, demi-sœur d'Arthur, et de ses autres sœurs. C'est là qu'Arthur se fait conduire pour être soigné par Morgane, après avoir été grièvement blessé à la bataille de Camlann.

Barenton ou parfois Belanton, sans étymologie connue. On a voulu expliquer le nom par **belnemeton* « sanctuaire de Bel » mais c'est



↑ Arthur.

↓ Extrait d'un manuscrit de la BNF : Sir Lancelot traverse le pont Sword, puis combat les lions...
© Artephot/Bridgeman.





↑ Gauvain.



↑ Guenièvre.



↑ Lancelot.

impossible. La deuxième partie du nom est peut-être en liaison avec le breton andon, « source ».

✿ **Bran**, personnage mythique qui est, au départ, une divinité héroïsée. Le nom est à prendre au sens de « chef ».

✿ **Brocéliande**, nom actuel, fixé, de la forêt centrale de la Bretagne armoricaine. Les formes écrites médiévales sont multiples : *Brechelian*, *Brecilien*, *Brucellier*, etc. Les formes bretonnes *Brekilien*, *Brec'hellean* sont empruntées au roman. Il n'y a, jusqu'à présent, aucune étymologie.

✿ **Galaad**, fils de Lancelot et de la fille du roi Pellès (Pwyll) ; c'est lui qui, à cause de sa pureté de mœurs, réussit à emporter le Graal à Sarras en compagnie de Perceval et d'un autre chevalier, Bohort.

✿ **Gauvain**, anglais *Gawain*. La forme galloise est *Gwalchmai* « faucon de mai » (et non « épervier » comme il l'est dit parfois).

✿ **Girflet**, chevalier de la cour d'Arthur, fils de Do ; correspond au personnage gallois de *Gilwaethwy* dans le *Mabinogi* de Math.

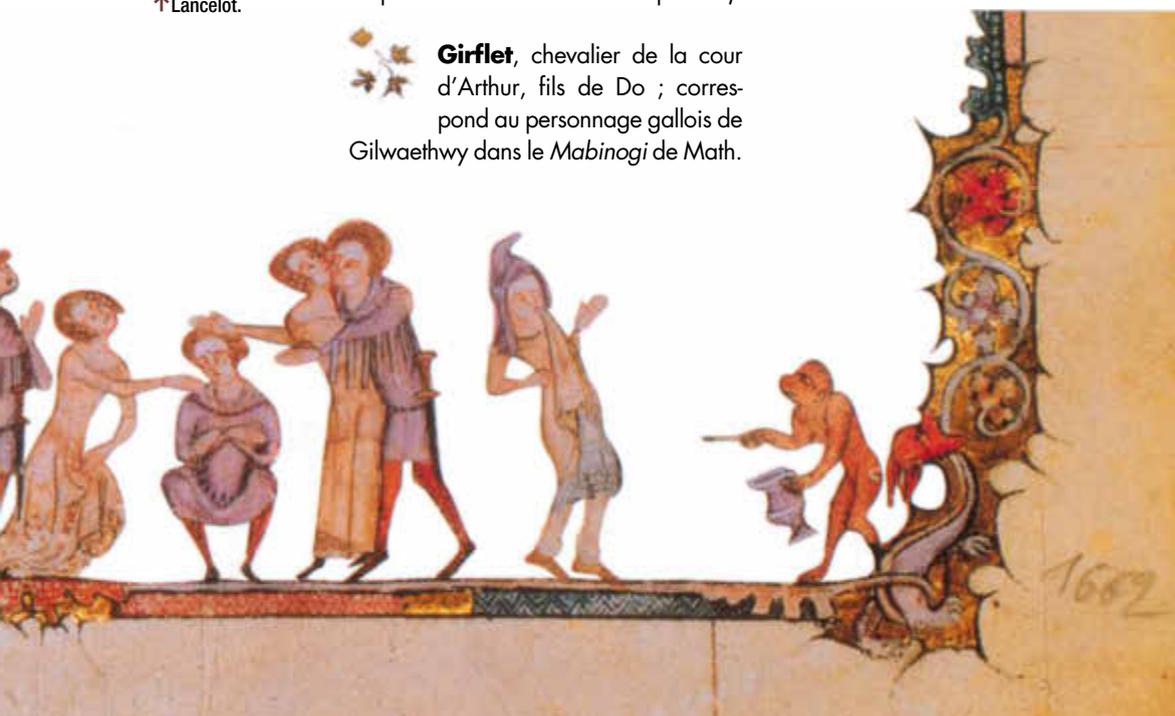
✿ **Guenièvre**, anglais Jennifer. La forme galloise est *Gwenhyvar* (« blanc fantôme », correspondant à l'irlandais *Findabair* < *findshiabhar*, même sens, nom de la fille de la reine Medb).

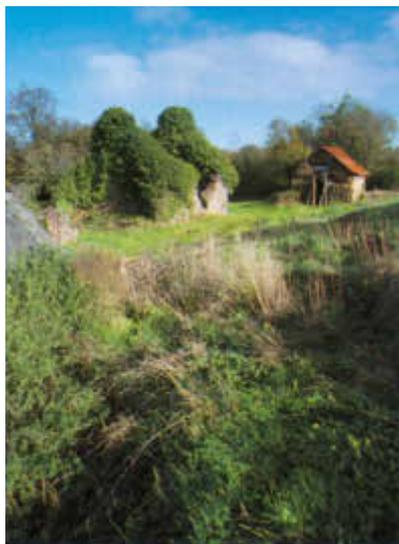
✿ **Keu**, nom du sénéchal d'Arthur, sans étymologie connue.

✿ **Kulhwch**, nom encore inexpliqué. La deuxième partie du nom fait penser au gallois *hwch*, « porc, sanglier ».

✿ **Lancelot**, nom purement roman, avec l'article défini français et une désinence diminutive « le petit serviteur » (vieux-français *ansel*). En moyen-allemand le nom est devenu *Lanzelet*.

✿ **Manawyddan**, le « Mannois », correspondant gallois de l'irlandais *Manannan*, autre nom de la divinité celtique suprême.






Merlin, forme galloise *Myrdin*, breton *Merzin* (différent de *Marzin* qui équivaut au français Martin !) et qui suppose un celtique **mori-dunon*, « forte-resse de la mer ». La forme française Merlin vient du latin *Merlinus*.




Mordred, fils légitime du roi Lot et neveu d'Arthur ; il passe souvent pour son fils incestueux. C'est lui le traître de la légende arthurienne.


Morgane, nom de la demi-sœur d'Arthur, d'un celtique ancien **mori-gena*, « née de la mer » ; elle est fille de la reine Ygerne et du duc de Tintagel, Goloet.


Owein, forme galloise du français *Yvain*.


Olwen, compris par les Gallois en « trace blanche », sans étymologie.


Perceval, en moyen-allemand *Parzifal*, en gallois *Peredur*. Le français est sans doute à décomposer en « perce-val ».


Pwyll, en gallois « réflexion, raison, sagesse » (= irlandais *ciall*, breton *poell*), père de *Pryderi*, « souci » (breton *preder*).


Rhiannon, d'un celtique ancien **rigantona*, « grande reine ».


Uter Pendragon, père d'Arthur : par la magie de Merlin il a pris les traits de Goloet, duc de Tintagel et époux de la reine Ygerne, et il a passé une nuit avec elle.


Viviane, nom roman sans étymologie celtique claire ; peut-être retrouvé dans le nom du ruisseau (le) *Ninian*.


Vortigern, roi de Bretagne insulaire qui a trahi la cause des Bretons en s'alliant avec les Saxons.

← Folle-Pensée.

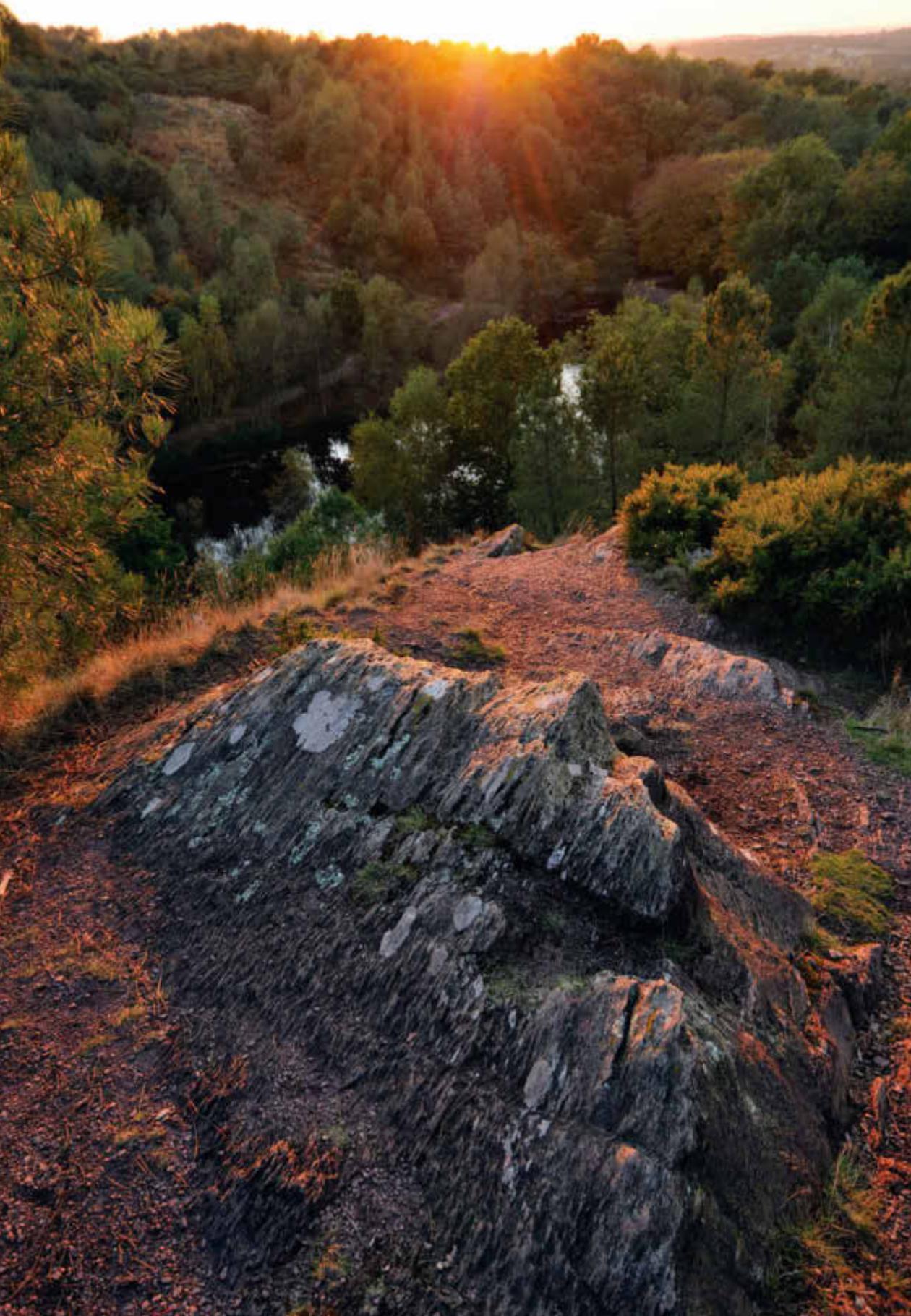
Photo Yvon Boëlle.

← Merlin et sa mère.

→ Crépuscule sur les hauts du Val-sans-Retour surplombant le Miroir aux Fées.

Photo Yvon Boëlle.





BIBLIOGRAPHIE

Les quelques ouvrages indiqués ci-après contiennent l'essentiel des titres qu'il est possible de consulter.

CHRISTIAN-J. GUYONVARCH, *Les Druides*, Éditions Ouest-France.

La Razzia des Vaches de Cooley, 1994, texte traduit de l'irlandais ancien, 330 pages (Éditions Gallimard, dans la collection « L'aube des peuples »).

Textes mythologiques irlandais, 1980, premier volume, 60 + 281 pages (in-4°) Éditions Ogam - Tradition celtique.

Magie, médecine et divination chez les Celtes, Paris, 1997, Éditions Payot.

JEAN MARX, *La Légende arthurienne et le Graal*, Presses Universitaires de France, Paris, 1952, 410 pages (réimpression Slatkine, 1996).

JEAN MARX, *Nouvelles Recherches sur la littérature arthurienne*, Librairie C. Klincksieck, Paris, 1965, 323 pages.

DANIELLE REGNIER-BOHLER, *La Légende arthurienne, le Graal et la Table Ronde*, éd. Robert Laffont, Paris, 1989, 1206 pages (ouvrage collectif).

Lumière du Graal, Cahiers du Sud, Paris, 1951, Études et textes présentés sous la direction de René Nelli, 336 pages (contributions fondamentales de René Nelli, René Guénon, Joseph Vendryes, Jean Marx, Jean Frappier, etc).

JOSEPH LOTH, *Les Mabinogion*, 2 volumes, Paris, 1913, 436 et 478 pages.



Editions **OUEST-FRANCE**

Éditeur Matthieu Biberon • Coordination éditoriale Caroline Brou

Conception et mise en page Studio des Éditions Ouest-France • Photogravure Micro Lynx, Cesson-Sévigné (35)

Impression SEPEC, à Péronnas (01)

© 1997, 2006, 2018 Éditions Ouest-France, Édilarge SA, Rennes • ISBN 978-2-7373-7834-8 • N° d'éditeur 8929.01.1.5.05.18

Dépôt légal : mai 2018 • Imprimé en France • www.editionsouestfrance.fr